

LA CROYANCE A L'AUNE DE L'ETHIQUE bon

« Chacun préfère croire plutôt que juger » (Sénèque*)

Nous constatons qu'au fil du temps, les humains n'ont guère changé...

Les journalistes et autres commentateurs des événements tragiques qui, en ce début de janvier, frappèrent la France, ont passé sous silence un facteur majeur dans leurs causes : la *croyance*.

Aborder ce thème ne peut laisser à l'écart la *croyance* qui de tout temps, a occupé l'espace dit « spirituel » des humains : la *croyance* en dieux, puis en Dieu. La *croyance* de ceux que l'on nomme les *croyants* !

Et chacun de diviser le monde en deux : d'un côté, les bien/croyants (ceux qui croient comme eux) ; de l'autre, les mal ou mé/créants (ceux qui ne croient pas comme eux ou sont incroyants).

La *croyance* est une dimension de l'âme humaine qui a une force incommensurable, au point qu'elle régit, souvent à l'insu des sujets, nombre de leurs comportements, pensées et actions. Au nom de ses *croyances*, l'humain est capable de tuer son prochain, au lieu de l'aimer, comme le lui recommandent non seulement l'*éthique humaine fondamentale*, mais tous les livres fondateurs de la *morale* et des religions : Tora, Bible, Coran et autres... Ces « révélateurs » qui, nous allons le constater, ne se privent pas de brandir la violence pour répandre leurs *croyances* !

Le Coran, sourate 2 (la Génisse), verset 256 dit bien :

لا إكراه في الدين *la ikraha fi eldîn*. « Pas de contrainte en créance ». (Autre traduction : « point de contrainte en religion »). Il est intéressant de constater que Chouraqui traduit le mot دين *din* par « créance », qui d'ordinaire, est rendu par « religion ». Ce mot serait plus précis en « créance » puisqu'il s'origine, lui aussi du verbe *credo, ere* : croire. Il s'emploie actuellement dans la finance, mais il était tout d'abord, en matière de foi religieuse, réservé à la confiance accordée quelqu'un. La créance désigne le fait de croire en la vérité de quelque chose. Il a été supplanté au XII^e siècle par les termes *croyance* et « confiance ». Le substantif n'existe pas en latin classique, mais le latin populaire utilisait *credentia*. Et *credentes* désignait logiquement les *croyants*. Logiquement, puisque *credentes* est le participe présent du verbe *credo, ere* : croire ; au participe présent : croyant. *Credo, ere* traduit « confier en prêt ; tenir pour vrai quelque chose, croire quelque chose ; avoir confiance, se fier ; croire ».

La foi se dit tout autrement, en latin : *fides* : croyance, foi.

*Sénèque : Lucius Anneaus Seneca, fils dit « le Philosophe » ou « le Jeune » et encore « le Tragique ». Cordoue 4 av. JC ; Rome le 12.04.65 après JC.

Notons tout de même que cette sagesse coranique est vite et moult fois démentie. Un exemple : sourate 45 (L'agenouillée), verset 8 : « Il entend les signes d'Allah scandés sur lui, mais il s'écarte et s'enfle comme s'il ne les entendait pas. Annonce-lui un supplice terrible ! »

Les croyants musulmans estiment que « la doctrine de l'islam est unique » et que « l'obéissance aux piliers de l'islam est la seule voie droite ».

« Elevez la Créance, ne vous divisez pas pour elle » enjoint la sourate 42, verset 13.

Pas de contrainte, mais encore faut-il ne pas ne pas croire !

Les chrétiens ne sont pas en reste vis-à-vis de l'infidèle à leur croyance. Exemple : Deutéronome 16, 17 « Brûle le mal » 2 à 7 : « Quand en ton sein, en l'une de tes portes que IHVH, ton Elohims te donne, se trouve un homme ou une femme qui fait le mal aux yeux de IHVH, ton Elohims... 5 : « fais sortir cet homme ou cette femme... Lapide-les avec des pierres, et ils mourront ». Le Deutéronome fait partie de l'ancien testament. Il y eut ensuite « Un pacte neuf » : le nouveau testament. Entre temps, un certain Jésus est passé par là, qui a lancé un message d'amour, lequel a fait diminuer la violence. On notera que ce Iéshoua ben Joseph était un humain : c'est donc l'amour humain qui est le meilleur anti-violence !

Les religions monothéistes sont, il faut bien le reconnaître, violentes. Et cette violence est inspirée par la créance !

Revenons à la *croyance* !

Il faut reconnaître que la *croyance* présente des avantages : elle est une aire de repos sur les chemins escarpés de l'esprit. Elle fournit des repères, des habitudes, du connu, de l'établi ; en conséquence, elle rassure.

Elle entraîne aussi de graves inconvénients : lorsqu'elle se fait dogme, vérité ou conviction, elle enferme le *croyant*.

Celui-ci a toujours, du moins en principe, la liberté de croire ou de ne pas croire. Oublier qu'il est nanti de cette liberté peut lui convenir. Lorsqu'il l'a perdue, il est *aliéné*.

La tendance de l'humain à devenir soi-même est le chemin de son *ipséité*. Mais il est un chemin opposé, que l'on pourrait appeler *aliénité*, qui indiquerait la tendance à devenir aliéné. L'*aliénation* étant le bout, la fin de ce chemin qui est toujours une impasse. La voie qui y mène est bordée de croyances acceptées telles quelles, sans que le sujet se fasse sujet à les interroger ; il en devient leur objet. L'*aliénation* n'est alors plus une tendance : le piège est refermé ! Nous y reviendrons...

*Sénèque : Lucius Anneaus Seneca, fils dit « le Philosophe » ou « le Jeune » et encore « le Tragique ». Cordoue 4 av. JC ; Rome le 12.04.65 après JC.

De la représentation

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » s'exclame le poète...
(Alphonse de Lamartine "Harmonies poétiques et religieuses").

La représentation a pour effet de rendre à nouveau (par le préfixe *re*) présent ce qui peut être absent. En philosophie, il s'agit de « ce par quoi un objet est présent à l'esprit ». Plus généralement, c'est « l'action de rendre sensible quelque chose au moyen d'une figure, d'un symbole, d'un signe » (Larousse). Il s'agit de figurer : de donner une figure à quelque chose ou quelqu'un qui n'en a pas nécessairement.

Les religions du Livre aussi bien que le Coran ont un rapport à l'image singulier. Le plus souvent, il est expressément interdit de représenter Dieu. Si l'on réfléchit un tant soit peu, il devient évident qu'il n'est point besoin de l'interdire : le seul bon sens en dit l'impossible.

En effet, dès lors que l'on suppose que les divinités sont d'un ordre différent, nettement supérieur à tout humain, d'une nature transcendante, on ne saurait leur donner figure humaine. Toute représentation serait réductrice. L'idée de Dieu ne saurait donc avoir des traits d'humain ou de tout autre existant.

La légende des chrétiens veut que Dieu se soit fait homme en la personne de son fils qu'il aurait envoyé aux humains pour les convaincre de son existence. (Ne pas s'étonner de l'ubiquité du personnage qui se dédouble en un autre ; il a tous les pouvoirs, compris les plus extraordinaires). La légende des Hébreux lui procure un acolyte en la personne d'Abraham et celle des musulmans lui fait désigner Muhammad. On voit que seul le Dieu des chrétiens fait appel à sa famille ! Une fois encore, on constate que ce dieu unique... n'est pas vraiment unique.

Si représenter Dieu est illogique, ses plus proches collaborateurs ont toujours eu figure humaine. Normal : ils étaient humains ! Les figurations de Jésus ont toujours fait florès et celle de Muhammad, certes moins nombreuses, ont toujours existé. Moins nombreuses parce que les musulmans ont voulu privilégier le verbe ; pour ce faire, ils ont résisté longtemps à l'imprimerie, laquelle n'apparait qu'au XVI^e siècle dans les vallées chrétiennes du Liban. Cette restriction a eu un bénéfice secondaire : elle a favorisé l'émergence des arts de la calligraphie et d'une ornementation fondée sur l'arabesque et la géométrie. Quant à Abraham, il ne manque pas au panthéon des figures tutélaires.

Un verset du Coran (sourate 5, "La Table", verset 90) n'interdit pas la représentation, mais il en détourne : « Ohé, ceux qui adhèrent, le vin, le jeu, les

stèles, les flèches sont une abomination, l'œuvre de Shaïtan ; écartez-vous d'eux. Peut-être serez-vous fécondés » (Traduction A.Chouraqui).

Il arrive que les visages des prophètes soient nimbés de flammes d'or autour de la tête ; ou soient symbolisés par une gerbe de feu ; ou entièrement fondus en une flamme d'or ; ou simplement grattés... Dévorés par le feu ou dévorants par le feu...

La licence représentationnelle n'est pas universelle, car certains reprochent aux faiseurs d'images d'imiter le travail de Dieu puisqu'ils prétendraient insuffler une âme à la matière façonnée. Ils formeraient ainsi des créations parallèles à celles de Dieu. Insupportable offense... ou délire paranoïde !

Certains théologiens musulmans ont, en suivant ce raisonnement, condamné la représentation des êtres animés : la censure est allée jusqu'à atteindre la simple figuration de l'humain, voire de l'animal.

Sans flirter avec ces excès, la représentation subit des limitations qui peuvent aller jusqu'à l'interdit, lorsqu'il s'agit du prophète Muhammad. Ce qui fonde cet interdit n'est rien moins que la confusion entre signifiant et signifié : l'homme est confondu avec sa représentation : voilà qui relève d'une pensée animiste infantile.

Nous pouvons comprendre cette confusion. (Comprendre n'entraîne pas nécessairement l'accord ou l'acceptation).

Voyons tout d'abord de brefs exemples de cet amalgame :

Sophie Makariou (présidente du musée Guimet) nous apprend (N.O. N° 2619 du 14 au 21 janvier 2015) que sous la dynastie chiite Kadjar (entre 1786 et 1925), le souverain iranien empêché de se rendre à la mosquée, pouvait se faire représenter par son propre portrait.

Dans l'église catholique, de telles manifestations sont nombreuses dans les messes ou les processions. Deux exemples : les hosties ne sont que rondelles de pain sans levain (azyme), censées représenter le corps du Christ, que les croyants ingurgitent sans se sentir nullement coupables d'anthropophagie symbolique ! (On sait que le premier mode d'identification est de cet ordre : cannibalique). Les reliques sont adorées bien plus que ne le furent celles et ceux dont elles ne sont que des restes...

Cette confusion est probablement ancrée dans les profondeurs archaïques de l'humanité. L'idée religieuse semble être liée à la condition humaine. Il faut se rappeler (cf. P.844) ce que nous indique Chouraqui : « Pour le Sémite, le nom est identique à la réalité qu'il désigne ». Si le nom est identique à la réalité qu'il désigne, puisqu'il est une représentation d'une personne, il peut, en tant que tel, fonctionner comme une image ; le nom n'est-il pas une image sonore de la personne ? Dès lors, on peut aisément comprendre la similarité-confusion entre image et objet représenté.

Conséquemment, tourner en dérision, jouer avec la représentation, revient, pour ceux qui croient, à tourner en dérision le personnage censément représenté. Et comme ce personnage est pour eux une figure tutélaire qui tient à la fois du tabou, et du père idéal, ils se sentent blessés si l'on touche à leur icône. Rappelons que le mot « tabou » signifie « interdit d'origine sociale qui frappe un être, un objet ou un acte, en raison du caractère sacré ou impur qu'on leur attribue ». « Caractère sacré ou impur » ?

Qu'une religion soit considérée comme sacrée tient de l'évidence. Qu'elle soit espérée comme impure a tout d'un paradoxe ! Pourtant, ce paradoxe est logiquement et moralement levé dès lors qu'une religion appelle à la haine, à « bouter le mécréant », à « exterminer les infidèles » (qui ne sont autres que les *croissants* des autres religions)... Or, les trois religions monothéistes formulent ce genre d'incitations. Délicates, telles que celle-ci : « Le roi de Misraïms dit aux accoucheuses... "Si c'est un fils : mettez-la à mort. Si c'est une fille : elle vivra"» (Noms, Exode 1,16). D'autres poussent à l'asservissement des peuples au profit de la gloire de Dieu, via celle de l'un de ses employés : « Des peuples te serviront, des matris se prosterneront devant toi. Sois le patron de tes frères. Les fils de ta mère se prosterneront devant toi : qui te honnit sera honni et béni qui te bénit », enjoint Isaac à Jacob, son fils (Genèse 27,29).

Aussi bien : « Muhammad est l'envoyé d'Allah. Ceux qui sont avec lui sont implacables envers les effaceurs et matriciels (note 1) entre eux » (Traduction de CHOURAQUI; sourate 48 - la Victoire - Verset 29).

Ou encore : « Parmi les hommes, certains prennent, hors d'Allah, des parèdres » (note 2) « qu'ils aiment comme de l'amour d'Allah. Mais ceux qui adhèrent, plus fort est leur amour d'Allah. Ceux qui fraudent, s'ils voyaient, verraient le supplice, et que la force est à Allah : voici Allah, terrible au supplice » (sourate 2 « La Génisse », verset 165).

Un autre exemple : « Voici, Allah ne pardonne pas celui qui lui donne des Associés. Il pardonne, sauf cela, qui il veut. Qui associe à Allah commet un crime grandiose » (sourate 4, « Les Femmes », verset 48).

Cette sourate continue ainsi : « Tu les vois se courber et se prosterner : ils recherchent la grâce d'Allah et son agrément. Les reflets de la prosternation se lisent sur leurs visages. Dans la Tora et dans l'Évangile, ils sont à l'exemple d'une semence dont la graine germe, pousse en grains et se dresse sur sa tige à l'émerveillement du semeur. Les effaceurs (note 3) s'en irritent. Allah promet la clémence et une récompense grandiose à ceux qui adhèrent et sont intègres ».

On voit que non seulement Allah fait faire sa campagne publicitaire par Muhammad, mais se gausse des autres concurrents !

Où est donc passée la pureté ? Elle a fait place à la haine, à la manipulation, à l'asservissement, à l'abus de pouvoir...

Notes : 1 : « matriciel » : mot souvent traduit par « miséricordieux ».

2 : Parèdre : divinité associée.

3 : « Effaceurs » désigne les ennemis de la foi nouvelle, irrités de ses succès.

...On trouvera une possible interprétation de la genèse des religions in « La dimension éthique de l'être humain » (P.499).

Les interdits contemporains de représentations du prophète Muhammad sont nombreux. Par exemple, la première tentative de le figurer au cinéma, dans les années 1920 en Egypte, s'est heurtée à la condamnation de la mosquée Al-Azar. Le roi Fouad 1er avait menacé de déchoir de sa nationalité l'acteur qui devait l'incarner ! Récemment, celles qui ont été à la Une de Charlie Hebdo ont ému le monde entier et suscité des horreurs.

Les musulmans ne sont pas les seuls à se sentir heurtés par des représentations de leur prophète. L'église catholique ou ses franges les plus radicales ne s'en sont pas privées ! En 1988, *la Dernière Tentation du Christ*, le film de Martin SCORSESE, suscitait la violence des catholiques intégristes qui incendièrent plusieurs cinémas. En 2005, les évêques faisaient interdire une campagne de publicité, parodiant *la Cène* de LEONARD DE VINCI. En 2011, l'organisation catholique intégriste Civitas s'en est prise d'abord à une exposition, à Avignon, présentant la photo *Piss Christ* d'Andres SERRANO, puis à deux pièces de théâtre à Paris de Roberto CASTELLUCI et de Rodrigo GARCIA, jugeant les unes et les autres blasphématoires. Pour faire pendant religieux aux représentations de *Golgota Picnic*, le cardinal-archevêque de Paris organisa une veillée de prière à Notre-Dame de Paris...

Les croyants considèrent que toute représentation d'instance religieuse qui n'incite pas la personne qui l'admire à la gémissement, à la soumission, à la dépendance... est blasphématoire.

Le mot βλασφημία *blasphémia* signifie : parole impie, non pieuse, irrévérencieuse à l'endroit d'un personnage idolâtré ; médisance, calomnie. En France, c'est la Révolution qui, inspirée par Voltaire, a mis fin à toute sanction à l'encontre d'éventuels blasphémateurs. De nos jours, le blasphème est violemment réprimé dans certains pays. D'autres cherchent à en rétablir la punition. Pour eux, la parole ou la représentation que figurerait le blasphème a valeur de crime.

Cette confusion représentant-représenté est actuellement encore, très répandue. Elle n'est pas réservée aux milieux religieux ; elle peut sévir dans les milieux scientifiques les plus agnostiques : on montre aux parents émerveillés l'image reconstituée par ordinateur produite par des ultra-sons projetés sur le corps du bébé in utero en leur faisant croire qu'ils voient leur enfant ! Et ils le croient... puisque la science le dit, qui fait autorité.

Notons au passage l'importance du processus de transmission des *croyances*. Pour que la *croyance* passe pour vérité, il faut qu'un puissant la transmette, un dont la parole est considérée comme une vérité. Mieux encore : un puissant aimé. La transmission la plus importante est assurée par les parents :

ils inculquent leurs propres *croyances* à leurs enfants, d'autant plus aisément que, pour un enfant, la vérité sort de la bouche des adultes.

Côté endoctriné, il faut que la figure de tutelle soit considérée comme telle, et aimée et/ou crainte ; il faut aussi que l'endoctriné soit crédule, du fait de son immaturité ou de sa soumission.

Telle est la voie royale pour que la *croyance* devienne une vérité !

Lorsque la vérité est signifiée par un humain, plus cet humain est tenu pour important, nanti de pouvoirs spirituels et/ou matériels, plus sa parole est tenue pour vraie. Et pour le croyant, si elle est censée venir de Dieu, "le père tout-puissant" - dit la prière catholique - sa portée n'en est que plus grande. En ce cas, le fait de ne pas la tenir pour une vérité, est censé entraîner des sanctions effroyables (l'enfer).

Science et *croyance* ne font pas bon ménage ; la seconde perd du terrain à mesure que la première en gagne, mais il y aura toujours de la place pour la seconde. Friedrich NIETZSCHE (1844-1900) affirmait dans *Le Gai savoir* (ouvrage publié en 1882 ; §344) : « On voit que la science elle-même repose sur une *croyance*, il n'est pas de science sans postulat ». NIETZSCHE considère que la première des *croyances* est que le réel est intelligible. Voilà, pour le philosophe, une « illusion délirante ». La seconde croyance, selon NIETZSCHE : la vérité serait une valeur inconditionnelle, assise sur la crainte que l'incertitude suscite chez l'humain. Il voit là « le déguisement d'un instinct de faiblesse ». « Ne serait-ce pas l'instinct de la peur qui nous commanderait de connaître ? Le ravissement qui accompagne l'acquisition de la connaissance ne serait-il pas la volupté de la sécurité retrouvée ? » (*Le Gai savoir* §355). Et NIETZSCHE de dénoncer une troisième croyance : la science croit en ses résultats. Selon lui, elle a tort.

Pessimiste, NIETZSCHE condamne les prétentions de la science. Quant à nous, ne boudons pas pour autant la « volupté de la sécurité » que nous chérissons ! Si la connaissance nous procure une moindre incertitude insécurisante, tant mieux ! La connaissance demeure un antidote de l'obscurantisme et des *croyances* fallacieuses, même si elle ne peut les éradiquer.

Il faut bien considérer la réalité de la représentation : elle n'est pas animée en elle-même ; c'est la foi du croyant qui lui donne l'illusion de l'animation. Non, cher Alphonse, les objets inanimés n'ont pas d'âme !

La représentation est une surface de projection pour qui la regarde.

Dans la vie courante, et indépendamment de toute religion, il ne s'agit pas, bien sûr, de bannir toute *croyance*, comme toute parole célèbre que nous tenons pour digne d'intérêt, mais de toujours l'évaluer à l'aune de notre propre *sens de l'éthique*.

Le présent texte ne commence-t-il pas avec une citation de Sénèque ?

On peut ne pas être en accord avec les caricatures de Charlie Hebdo, (nous reviendrons à ce sujet dans le chapitre sur la liberté d'expression) mais elles ont l'avantage d'interpeler les *croyances*, toutes les *croyances*. Elles sont iconoclastes.

A chacun de se répondre à soi-même, d'interpréter, d'évaluer, de sentir où il lui convient d'aller, de croire, d'aimer.

Le *croyant* sincère, qui a interpellé, interrogé, confronté sa foi, peut douter, renoncer ou, pourquoi pas, se sentir conforté dans cette foi. C'est sa liberté, mais il aura repensé sa foi à la lumière de son discernement et à l'aune de son *sens de l'éthique*.

Les *croyances* ne sont pas toutes de caractère religieux. Elles sont légion dans tous les domaines. Il convient donc de les pondérer lorsqu'on les inflige aux autres, du moins, de ne pas les affirmer comme des vérités, mais de les indiquer comme des opinions personnelles. Toutes les croyances de "l'honnête homme" devraient être passées au filtre de son discernement et de son *sens de l'éthique* avant que d'être répandues. Et toute personne qui les reçoit, devrait en faire autant.

C'est là une véritable élaboration qui devrait fondamentalement assainir la pensée et la transmission de la pensée.

La majorité des *croyances* est acquise dans l'enfance, procurée par la famille, l'école, la société.

Habituer les enfants à questionner, à méditer ce qui leur est proposé, à rester en éveil devant chaque *croyance* nouvelle, devrait faire partie de l'éducation la plus banale et habituelle, en tout temps, en tout lieu. Pour l'enfant, la parole de l'adulte, figure d'autorité, est parole d'évangile. Aucun adulte ne devrait se poser comme une figure de l'évangile !

On comprend que, lorsque les images parentales sont défaillantes, des récits qui présentent des personnages à la fois remarquables et exigeants puissent prendre le relais d'une éducation déficitaire. Une éducation réussie laisse entrevoir une vie réussie. Les préceptes qu'enseignent les textes religieux guident une vie qui se voudrait saine non pas pour ce qu'elle procure dans le présent, mais pour mériter une vie parfaite et parfaitement heureuse dans l'avenir de la mort : c'est ce que promettent les religions monothéistes. En promettant, post mortem, « la vie éternelle »... ailleurs, au paradis, ces *croyances* peuvent contribuer à tamponner partiellement l'angoisse de mort. D'autre part, on ne peut les accuser de tromperie, puisque nul ne peut vérifier la véracité des promesses...

La croyance en Dieu peut donc être substituée aux images parentales carencées et imparfaites. Et quand ces images seraient correctes et tout à fait valables, elles ne sauraient rivaliser avec la perfection divine. Dieu est toujours une figure familiale d'autant plus idéalisée qu'il s'agit d'une idée. Une figure qui vous promet de l'amour, qui vous dit le Bon et le mauvais, qui va vous accueillir dans un monde paradisiaque et vous procurer tout ce qu'il vous faut et plus... Mieux vaut se sentir assez solide grâce à ce qu'il faut avoir fait fleurir en soi, pour résister à l'attrait de telles chimères !

Vous avez dit « chimères » ?

Lisons la sourate 47 (« Muhammad »), verset 15 : « Image du Jardin promis aux frémissants : là, il est des fleuves d'une eau sans pollution, fleuves de lait au goût inaltérable, fleuves de vin, volupté des buveurs, fleuves de miel pur... Les élus ont là de tous les fruits... ».

On se rappelle qu'au cours de la vie (terrestre), le Coran interdit le vin !

Sourate 55 (« Le matriciant »), verset 70 : « Des vierges sont là, les meilleures des excellentes » ; verset 70 : « des Houris (note) sont là, retirées dans des pavillons » ; verset 74 : « Jamais déflorées, avant, par des humains ou de Djinns ».

Se pourrait-il que le Jardin (: le paradis), ne soit réservé qu'aux hommes ?

A ces considérations, il faut ajouter une dernière manipulation, qui n'est pas la moindre : Dieu étant censé tout régir, la vie du croyant est considérée comme lui appartenant. Non seulement le croyant dépend de Dieu, mais doit le remercier, lui rendre grâce et lui obéir. Le fidèle est sujet de Dieu (en vérité, il est objet). L'une des trois religions monothéistes le dit clairement : le mot اسلام *Islam* signifie « abandon à Dieu, soumission » (Cf. P.780). Le Coran, plus que les religions du livre, dicte à l'adepte tout ce qu'il doit faire, de bout du jour au bout de la nuit, de sa naissance à sa mort. Le fidèle ne doit surtout pas mettre le dogme en question ; il doit, obéissant et sans discernement, se laisser guider, passivement ; il doit laisser son *sens de l'éthique* dans le silence abyssal de l'ignorance.

A l'inverse, interroger les *croyances*, c'est se maintenir en liberté.

La vie humaine est une vie de relations avec d'autres êtres humains qui s'inscrit dans le présent et nulle part ailleurs. Elle est régie non par un autre (soit-il un grand Autre), mais avec les autres, essentiellement par le *sens de l'éthique* de tout sujet, en accord avec l'*éthique humaine fondamentale*.

L'important, pour un sujet, n'est pas de n'avoir pas de *croyance*, mais de savoir les interroger, les passer au filtre de son discernement, de son *aisthesis* (cf. P.479) et de son propre *sens de l'éthique* ; enfin, de les confronter au réel.

Note : Houris : épouses célestes par la couleur blanche de leur peau.

Au sujet de l'aliénation

Plusieurs auteurs ont dénoncé les méfaits de l'*aliénation*, qui peut aller jusqu'à l'*esclavage*. L'abolition de ce dernier, en 1848, grâce aux efforts du député Victor SCHŒLCHER (1804-1893), a porté un coup fatal au statut d'esclave (Cf. P.35). Mais elle ne peut suffire à éradiquer, sinon le phénomène social, du moins le phénomène privé, car aucune loi ne peut venir à bout de relations humaines dysharmoniques, voire pathologiques.

Estienne de LA BOETIE (1530-1563), dans son « *Discours de la servitude volontaire* », une œuvre de jeunesse, - écrite à l'âge de 18 ou 19 ans, et dont on dit qu'elle fut à l'origine de son amitié avec MONTAIGNE -, dénonce cette forme d'*aliénation* qu'est la servitude. Il reconnaît la liberté comme étant naturelle, mais pouvant être pervertie par l'éducation ou la *croyance* : « Il ne peut entrer dans l'esprit de personne que la nature ait mis quiconque en servitude, puisqu'elle nous a tous mis en compagnie... La liberté est donc naturelle : c'est pourquoi, à mon avis, nous ne sommes pas seulement nés avec elle, mais aussi avec la passion de la défendre ». Il ajoute : « la nature de l'homme est d'être libre et de vouloir l'être, mais il prend facilement un autre pli lorsque l'éducation le lui donne ».

LA BOETIE dénonce ici l'éducation comme source de *croyances* discutables.

Cependant, il conserve fidèlement sa foi en Dieu, dont il fait l'ennemi des tyrans : il ne considère absolument pas que cette *croyance* puisse être interrogée. Il conclue ainsi son ouvrage : « Apprenons donc : apprenons à bien faire. Levons les yeux vers le ciel pour notre honneur ou pour l'amour de la vertu, mieux encore pour ceux du Dieu tout puissant, fidèle témoin de nos actes et juge de nos fautes. Pour moi, je pense, et ne crois pas me tromper - puisque rien n'est plus contraire à un Dieu bon et libéral que la tyrannie - qu'il réserve là-bas tout exprès, pour les tyrans et leurs complices, quelque peine particulière ».

KANT, quant à lui, dénonce sans réserve l'*aliénation*.

Le philosophe allemand, Emmanuel KANT (1724-1804), s'est fait une spécialité d'interroger les *croyances*, en fondant une philosophie que l'on appelle le criticisme. Une philosophie par laquelle il entend renouveler la théorie de la connaissance (*Critique de la raison pure*), de la morale (*Métaphysique des mœurs*), aussi bien que de l'expérience esthétique (*Critique de la faculté de juger*). Il écrivait, en 1784 : « *L'Aufklärung* permet à l'homme de sortir (*Ausgang*) de l'immaturité dont il est lui-même responsable. L'immaturité est l'incapacité d'employer son entendement sans être guidé par autrui. Cette immaturité lui est imputable non pas si le manque d'entendement mais la résolution et le courage d'y avoir recours sans la conduite d'un autre en est la cause. *Sapere*

aude ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà donc la devise de l'*Aufklärung* ».

Ce terme allemand traduit « éclaircissement, mise au clair » ; il a été interprété en français par « les Lumières », ce qui lui ajoute un caractère culturel et historique.

KANT opposait ainsi l'*aliénation* aux Lumières. Pour lui, l'état de tutelle est « l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre » (ce qui correspond au concept évoqué plus haut : l'aliénité). L'humain, qui en est responsable, doit sortir de cet état.

KANT de lancer l'injonction *sapere aude* qu'il a empruntée à HORACE, pour en faire la devise des Lumières.

Cette injonction est tirée des Epitres (1.2. 40) de Quintus Horatius Flaccus dit HORACE (65 - 8 avant J.C). Il s'agit d'une lettre écrite, lors d'un séjour à la campagne, à un ami de Rome embarrassé par des affaires politiques. Ces méditations littéraires entendant exhorter cet ami à apprendre, afin d'éviter l'envie et la colère, répandues dans le monde de la politique romaine ; il l'exhorte à la sagesse.

Il métaphorise : « L'homme qui diffère le moment de se bien conduire, attend, comme le paysan, que le fleuve soit écoulé. Mais le rapide fleuve coule et coulera jusqu'à la fin des âges ». Et le temps du juste, du sage, sera écoulé !

L'expression *sapere aude* est généralement traduite à partir du texte d'HORACE par « ose être sage ». La même, par les traducteurs de KANT est rendue par « Aie le courage de savoir ! Ose savoir ! ». Chez KANT, elle est rendue par « Aie le courage de te servir de ton propre entendement ».

A y regarder de plus près, ces traductions restent trop restrictives : la richesse de l'expression vaut que l'on s'y attarde. « *Aude* » est un impératif : *ose, prends sur toi de* ; et encore *aies envie, désire*. Le second verbe de cette injonction mérite d'être considéré dans sa polysémie.

Dans le chapitre « *Sensorialité et sagesse* » (P.658), nous avons longuement étudié la richesse du verbe *sapere* et constaté l'étroite relation entre « les dimensions de la sagesse : le goût, la capacité à déguster, à discerner, à juger, à connaître, à savoir, l'intelligence » (P.667). (Cf. aussi le chapitre « Connais-toi toi-même », P.633).

En seulement deux mots, HORACE, en poète de talent, s'exprime mieux qu'en un long discours, lançant ainsi une invitation qui stimule le désir, ce désir qui fait l'humain se tendre vers les sommets de ses compétences à la fois intellectuelles et affectives.

Oser est une faculté intelligente cogitative, mais aussi une injonction vivante que lance l'haptonomie : « ose te permettre en fonction de ce qui convient ». Voilà qui permet à l'humain, avec d'autres facultés cognitives rationnelles (devoir, vouloir, avoir la force), de se présenter et de se représenter au monde ! (Cf. P.489).

« L'haptonomie participe des mouvements humanistes qui disent que c'est dans le rapport à l'autre et au monde que l'être humain se construit et peut épanouir son aptitude à vivre et à disposer de tous ces (*ses*) moyens intellectuels, intuitifs et affectifs pour devenir un être humain capable d'affronter les obstacles et les incertitudes de l'existence et devenir un être libre et accompli », déclare finement Corinne DRESCHER.

Une invitation propre à déjouer les *croyances* aliénantes !

...Il convient de ne pas oublier qu'aucune figure divine n'a de bras pour nous accueillir avec tendresse (laquelle requiert le contact affectif réel) dans le présent de la vie. Cela, seuls les humains le peuvent !

André SOLER